

ÉDITO

En cette fin d'année 2011, j'ai décidé de mettre en marche la machine à remonter le temps !

Eh oui ! Il y aura 15 ans au mois de février 2012 que la première revue « LA PLUME » paraissait. Faite de bric et de broc, avec en couverture une simple « plume »...

Les premiers abonnés ont fait fi de cela, et ils ont contribué à la bonne marche de l'ensemble...

Puis, quelques années plus tard, cette première mouture fut remplacée par « La Nouvelle Plume », mieux présentée, couverture couleur, mais toujours des très bons textes, avec des auteurs de talents.

Puis, ce fut « Au fil des pages », que vous connaissez !

Alors, dans ce numéro, ainsi que dans les suivants, vous trouverez des textes qui sont parus dans les tous premiers exemplaires de « LA PLUME ».

Mais je dois remercier tout particulièrement certains abonnés, qui depuis quelques années (pour certains 10 ans...), chaque fois se réabonnent, c'est grâce à eux, et aux nouveaux auteurs que les revues peuvent continuer à paraître...

Je vous souhaite à tous une très bonne fin d'année !

Une bonne lecture...

À l'année prochaine ?! Cela dépend que de vous !

Meunier Daniel

CANNELLE

JEAN CLAUDE RAMBEAU

Cannelle, allongée sur le sol, la tête posée entre ses pattes, regardait tranquillement la nuit tomber. De temps à autre, un peu d'air frais parvenait jusqu'à elle et glissait sur ses poils noirs et soyeux. La litière, sous elle, était chaude, mais des fétus de pointus lui arrachaient parfois un petit cri de douleur quand elle se couchait un peu brusquement.

Cannelle entendit le pas de Georgette qui approchait de l'étable. La chienne se tassa un peu plus encore sur elle-même. La fermière ne jeta même pas un regard à l'intérieur. Sous sa poussée, l'immense porte de fer couliça sur son rail et se ferma dans un claquement assourdissant. La faible lumière qui subsistait jusqu'alors disparut totalement. La nuit s'installait toujours avec violence, toutes les ouvertures étant occultées par les réserves d'un fourrage devenu inutile. Cannelle se leva, tira doucement sur la grosse chaîne et se dirigea vers sa gamelle d'eau. Elle renifla la surface du liquide où flottaient tout un tas d'impuretés. Découragée, elle ne but pas et retourna se coucher à l'endroit exact qu'elle occupait auparavant. Elle repoussa de son mieux possible son entrave pour ne pas être meurtrie par les maillons d'acier. Après quelques minutes d'effort, elle se sentit à peu près bien. Elle reposa sa tête entre ses pattes et lâcha un long soupir. L'air était saturé par les odeurs de foin avec quelques effluves de graisse qui émanait du tracteur rangé là dans un coin de la bâtisse et immobile depuis des mois. Cannelle se concentra sur cette senteur discrète, presque indécélable. Elle s'énerva à conserver le contact avec le mince filet fuyant et enfin ses cellules parvinrent à faire le tri effroyablement complexe : plus rien d'autre n'exista que cette fragrance adorée. La chienne ferma les yeux et laissa le parfum l'envahir complètement, jusqu'à ce qu'il fasse naître des images dans son cerveau. Les images d'un homme massif et joyeux, aux mains calleuses et à la voix chaude. Le parfum de son maître. Cannelle eut un long frémissement de tout son corps et un

gémissement rauque s'échappa de sa gorge. La plainte devint continue sans que l'animal en eût vraiment conscience. Une plainte qui se répétait chaque soir, depuis trois mois. Depuis que Léon était mort.

- Tu entends ? demanda Danielle.

Gaston arrêta de peler sa pomme et tendit l'oreille. Le gémissement, à peine perceptible, leur parvenait par delà les dix mètres qui les séparaient de l'étable.

- Non, mentit-il, c'est le vent.

- papa ! s'exclama Danielle, arrête ! Je suis sûre que tu l'entends.

Le vieil homme revint à sa pomme et se concentra sur la finesse de ses épluchures.

- C'est insupportable, reprit sa fille, toutes les nuits comme...

- Qu'est-ce que tu veux qu'on y fasse ? La coupa-t-il en haussant la voix, c'est son chien.

En disant cela, il avait montré le mur d'un geste vif, sur sa gauche, de la pointe de son couteau. Un bout de pomme s'était détaché du couvert et avait volé jusqu'à la cloison où il était resté collé. Le père et la fille fixèrent le petit morceau blanc collé sur la tapisserie bleue.

- Trop d'amidon, murmura Gaston.

Il éclata d'un rire un peu forcé, mais qui suffit à détendre l'atmosphère. Danielle était déjà occupée à enlever délicatement le fragment de fruit. Elle fixa la tâche humide qui subsistait.

- Tu crois qu'elle nous entend ? demanda-t-elle sans se retourner.

- Georgette ?

- Mais oui ! Georgette.

Gaston se leva et rejoignit sa fille. Il frappa violemment du poing sur le mur. Le son était sourd et plein.

- Comment veux-tu qu'elle nous entende à travers ça, dit-il, il y a au moins vingt centimètres d'épaisseur. Allez, tourmente-toi pas et viens finir de manger.

Ils retournèrent à table et Danielle l'observa terminer sa pomme. La main avec laquelle il avait frappé le béton était légèrement rouge. C'était sa main incomplète : il y manquait trois demi-doigts. Souvenir de guerre dans un service de déminage. Une pile d'assiettes soulevée sans suffisamment de précautions. C'est fou, pensa Danielle, le nombre de cicatrices que l'on peut accumuler quand on fait un parcours aussi long. Chacun a son propre champ de ronce à traverser. Pour atteindre quoi ? Elle songea à Georgette, leur voisine et propriétaire. Elle aussi avait ses cicatrices. Sa vie ressemblait à la trajectoire d'une pierre jetée en l'air : la montée pleine de force durant ces années où elle et Léon, son mari, avaient construit la ferme, bâtiment après bâtiment. La petite maison d'abord, agrandie ensuite de quatre pièces supplémentaires ; l'étable, l'écurie, puis la porcherie et l'inévitable poulailler. Quand la pierre s'était figée, un si bref instant, au plus haut de sa trajectoire. Georgette et Léon possédaient une belle ferme et un cheptel fort de quarante vaches, douze cochons et trois juments. C'était sûrement là, à ce moment, qu'ils avaient été les plus heureux. Mais qui aurait pu leur dire ? La pierre était retombée et tout avait été très vite. Quelques bêtes malades, des emprunts risqués, et chaque année plus mauvaise que la précédente. Et l'âge, les petits ennuis de santé, jusqu'au gros pépin : l'attaque brutale qui avait sapé d'un coup l'énergie de Léon. Ils avaient tout vendu, sauf quelques poules et le tracteur – qu'est-ce qu'une ferme sans tracteur ? Ils avaient même fini par se replier dans le deux-pièces d'origine, louant le reste de la maison pour survivre. Un matin, les brumes à peine dissipées, Léon était tombé, en plein milieu de sa promenade habituelle. Cannelle était avec lui, comme toujours. On avait entendu son hurlement lugubre jusqu'au village.

Le jour se levait tout juste. Gaston marcha vers Georgette qui se tenait immobile en bordure du champ. Elle avait enroulé autour de son poignet l'extrémité d'une corde d'une dizaine de mètres au bout de laquelle était attachée Cannelle. La chienne vagabondait mollement flairant l'herbe çà et là. Elle évitait de tirer sur la laisse sachant qu'elle se ferait violemment réprimander. Elle semblait perdue, hésitant sur l'attitude à adopter et s'était dépêchée de faire ses besoins, habituée à la brièveté de cette unique sortie quotidienne.

Gaston était près de la fermière maintenant.

- Pourquoi vous ne la lâcher pas ? demanda-t-il, sans même dire bonjour.

La vieille femme tourna sur lui un visage maussade où on pouvait lire l'ampleur de la corvée que représentait pour elle cette promenade hygiénique.

- Se sauverait, bougonna-t-elle.

- Elle n'irait pas bien loin. Elle a besoin de courir.

Georgette le regarda longuement comme un paysan regarde parfois un citadin.

- Savez pas ! finit-elle par dire. Reviendra jamais !

Gaston perçut le mépris et s'emporta.

- Ce serait peut-être mieux que de rester enfermée nuit et jour avec juste une demi-heure dehors au bout d'une corde.

Il eut droit à un nouveau regard de dédain avec cette fois une étincelle de colère.

- Et Beauty, voulez qu'elle se fasse tuer ?

Gaston et Danielle avaient une petite boule de poils, mi-Yorkshire, mi-caniche. Les premiers contacts entre elle et Cannelle s'étaient assez mal passés. Beauty, sans mesurer l'énorme différence de taille et de force qui la séparait du Labrador, entraînait dans l'étable qu'on laissait ouverte et venait gesticuler, hargneuse, autour de Cannelle. Celle-ci, au début, s'était contentée de repousser l'intruse du museau ou d'un grognement exaspéré. Jusqu'au jour où l'on avait entendu un couinement de douleur et Danielle, qui s'était précipitée, avait trouvé la petite bête la tête ensanglantée et Cannelle tassée sur

elle-même, au plus loin que lui permette sa chaîne. En fait, la blessure, provoquée par un coup de gueule plus défensif que par une volonté de mordre réellement, n'était pas bien grave. Pour Beauty, cela s'était soldé par une dent cassée et une déchirure superficielle de la mâchoire. Pour Cannelle, par une porte close en permanence. Sauf quand Gaston, après avoir enfermé Beauty, allait l'ouvrir discrètement quelques minutes, laissant entrer un peu d'air et de lumière. Jusqu'à ce qu'il entende Georgette, prévenue par une sorte de sixième sens, trotter pour aller refermer le lourd vantail. Bruyamment, pour bien marquer sa réprobation.

Gaston observa la physionomie butée de la fermière et prit sur lui pour parler gentiment.

- j'ai une idée, dit-il, si vous êtes d'accord, j'irai promener Cannelle demain. Avec la laisse, ajouta-t-il vivement.

Georgette se tourna vers lui. On pouvait voir dans ses yeux plissés qu'elle pesait le pour et le contre de cette proposition. Lentement, avec une circonspection toute campagnarde. Être débarrassée de cette obligation, au moins une fois, finit par l'emporter.

- Si ça vous amuse, lâcha-t-elle en lui tournant le dos.

Elle eut un claquement de langue impatient à l'adresse de la chienne et repartit d'un pas rapide vers l'étable. Cannelle la suivit sans attendre que la corde se tende, mais un instant, elle se détourna et jeta un drôle de regard vers Gaston. Il crut y voir un éclair de reconnaissance. Il se traita d'imbécile et en souriant à moitié, retourna en direction de la maison. Il lui fallait faire le café. Danielle devait se lever. La campagne était belle.

Avec l'âge, Gaston devenait de plus en plus matinal. Il était peine six heures trente quand il mit ses bottes, après avoir pris sa douche et son café. Il fut très surpris quand il vit sortir Danielle de sa chambre, un jean et un gros pull enfilés à la hâte.

- Eh ! C'est dimanche, lui dit-il, tu ne vas pas au boulot.

- Non, je sais. Je vais avec toi.

- Prends quelque chose de chaud au moins, il reste du café.

Elle eut un geste de dénégation et attrapa un blouson molletonné accroché à la patère.

- Non, répondit-elle d'un ton sarcastique, c'est plutôt une lampe électrique qu'il faudrait emporter : il fait quasiment nuit.

Gaston, après une hésitation, renonça à lui demander pourquoi elle tenait à l'accompagner, elle qui n'avait que le dimanche pour dormir un peu plus tard. Elle avait quitté son mari, après vingt ans de houleux rapports, justement parce qu'il lui posait trop souvent ce type de question. Le père avait assez d'expérience pour ne pas commettre la même erreur.

- Eh bien, viens ma grande ! En route !

Beauty, à la manière dont elle se fit rabrouer lorsqu'elle tenta de les suivre, comprit vite que ce n'était pas son jour.

Gaston avait prévu de suivre la Moine, asséchée par endroits, et d'aller jusqu'au pont Saint-Antoine. Puis ils reviendraient en longeant le bois aux Buses. En tout, cela faisait un parcours de près de cinq kilomètres. Il exposa l'itinéraire à sa fille qui acquiesça sans aucun commentaire. Cannelle, au début, n'osait pas aller jusqu'au bout de la corde. Elle se contentait de cheminer quelques mètres en avant et quand elle sentait que la laisse allait se tendre, elle revenait vivement sur ses pas. Pour elle, le circuit dépasserait les cinq kilomètres. Peu à peu, elle se détendit, et se mit à faire des départs de courses. Gaston se rendit compte, après un quart d'heure de promenade, qu'elle n'était plus obsédée par le lien. Elle humait l'air avec une satisfaction évidente et prêtait attention aux cris des animaux qui s'éveillaient. C'était un chien de chasse et elle retrouvait vite tous les automatismes de son instinct. Fréquemment, elle se tournait vers le couple et son regard avait un éclat nouveau.

Ils durent faire des pauses : l'homme était vieux, l'animal manquait d'exercice et Danielle n'aimait pas vraiment marcher,

ces arrêts semblaient se décider d'un accord tacite. Ils s'asseyèrent alors tous les trois au bord du ruisseau, insensibles à la rosée, et reprenaient leur souffle. La chienne regardait partout, immédiatement alertée par le moindre bruit.

- On dirait qu'elle fait une provision de sensations, observa Danielle.

- Elle doit sentir qu'elle se retrouvera bientôt en prison.

- N'exagère pas quand même.

Gaston dévisagea sa fille.

- Ah ! Tu crois qu'être enfermée en permanence dans une grange, sans avoir de lumière, et ne sortir que quelques minutes par jour au bout d'une corde tenue par une bonne femme qui n'a qu'une hâte : en terminer pour l'enfermer de nouveau, tu crois vraiment que ça ne ressemble pas à la prison ?

- Calme-toi, dit doucement Danielle, surprise par la colère qu'elle sentait venir. Tu n'y es pour rien. Et puis, tu pourrais t'en occuper un peu tous les jours.

- Tu rêves, explosa Gaston, la Georgette ne voudra jamais. Elle déteste cette bête. Ça se sent.

Danielle chercha quelque chose à dire pour défendre leur propriétaire, mais ne trouva rien. Charmante dans la vie courante, la fermière était visiblement pleine d'animosité envers l'animal. Comme s'il lisait dans ses pensées, Gaston ricana :

- Tu vois ! c'est ce que tu penses aussi, non ?

- Oh ! il faut la comprendre. Elle doit considérer Cannelle comme responsable du décès de son mari. C'est en la promenant qu'il a eu sa première attaque et toujours au cours d'une promenade qu'il est mort.

- Ouais, fit Gaston en se rendant compte que la chienne les fixait, mais elle aussi est malheureuse d'avoir perdu son maître. Allez, hop ! On a encore du chemin.

Il faisait complètement jour quand ils arrivèrent au pont Saint-Antoine. Ils firent un arrêt près de l'antique monument, attraction

touristique locale. La chienne s'était assise comme à chaque halte, mais elle montrait des signes de nervosité et grognait doucement.

- Qu'est-ce qu'elle a ? s'inquiéta Gaston.

- C'est là que Léon est tombé, murmura Danielle.

Elle pensa brusquement qu'ils étaient peut-être assis à l'endroit même où le vieil homme s'était écroulé. Elle en éprouva une curieuse sensation de blasphème.

- Il ne faut pas rester là, reprit-elle, ça lui fait du mal.

Gaston ne répondit pas. Suivant le regard fixe de Cannelle, il examinait attentivement les herbes qui bordaient le cours d'eau.

Il découvrit enfin ce qu'avait vu l'animal.

- Regarde, dit-il en pointant le doigt vers la rive opposée, au pied de l'arbuste, juste devant. Tu vois ?

- Non. Ah, si ! Mais on dirait une canne !

- Oui, murmura Gaston, c'est la canne de Léon.

- Mais comment est-elle arrivée là-bas ?

- Il a dû la projeter en tombant en arrière. Tu sais, c'est pas bien large ici, quatre mètres au maximum. Elle a volé et elle est restée accrochée aux racines, contre le talus.

Ils se levèrent et crièrent en même temps. En même temps que le bruit que fit Cannelle en touchant l'eau. La chienne nageait vigoureusement, la tête bien droite, le regard rivé sur la canne.

- Papa ! s'exclama Danielle, tire sur la corde, ramène-là, vite !

Gaston restait immobile. Il regardait le Labrador récupérer l'objet convoité d'un coup de gueule adroit. Étrangement, il pensa qu'il était magnifique dans cette eau claire, ses longs poils brillant sous le soleil naissant. Cannelle revenait déjà, sans aucun signe de fatigue. À mi-chemin, elle s'arrêta brusquement. Ses pattes s'agitaient rapidement pour la maintenir en surface. Elle regardait le couple sur la berge. Sans les quitter des yeux, elle desserra les mâchoires et la canne tomba et s'enfonça dans l'eau. Le bois lourd toucha bientôt le fond. La virole se mit à briller comme une balise.

- Papa, répéta Danielle d'une voix menue, ramène-là, je t'en prie !

Gaston ne répondit pas. Il était hypnotisé par le regard de la chienne qui ne le quittait plus des yeux. Plus tard, il fut incapable de dire combien de temps tout cela avait duré. Il avait juste vu les quatre pattes de Cannelle s'immobiliser soudainement et l'animal couler lentement, juste entendu sa fille hurler, juste senti sa main incomplète s'ouvrir et lâcher la corde qui glissa dans l'herbe humide, comme un serpent, pour s'enfoncer dans l'onde, lourdement. Il avait même juré qu'il avait vu la chienne se coucher au fond de la rivière et que, pendant de longues minutes, elle avait gardé les yeux ouverts, le regard toujours accroché au sien. Jusqu'à ce que lui, ferme les yeux, parce que les larmes brûlent les paupières, même quand on a beaucoup de cicatrices.

Nouvelle publiée dans le numéro 1 de « La Plume » février 1997 !

JEAN PIERRE SANZ

LE PETIT GARÇON

Le petit garçon pense
Il pense à tout
Il pense à rien
Le petit garçon pense
À plein de joujoux
Qu'il voudrait bien
Le petit garçon pense
À la belle voiture
Qui vient de passer
Le petit garçon pense
Mais il y a ces murs
Qui l'empêchent de rêver
Le petit garçon pense
À sa grande sœur
Qui travaille en usine
Le petit garçon pense
À son père chômeur
À sa mère qui trime
Le petit garçon pense
À son grand voisin
Qui meurt du sida
Le petit garçon pense
À l'hiver qui vient
Au froid qu'il aura
Le petit garçon pense
Dans un coin de France

Poème extrait du numéro 1 de LA PLUME

FÉVRIER 1997

MARIE AUTHENAC

LE PEINTRE

Sous les replis de sa pudeur
Le peintre se réfugie
Dans l'antichambre, où fermente
Ses couleurs
La douleur s'écarlate,
S'engouffre dans une brèche géante.
Impasse
La fièvre malade s'agite
De soubresauts
Et le regard malhabile
Dessine des traits hachurés.
Vertige.
La porte close emmure l'artiste.
Le tableau et le peintre
Epousent leur désir
Le pinceau effleure la toile
Frémissements
L'œil du visionnaire
Se drape de lumière
Eclairci les ombres
Ravive les teintes
Les traits fusent
Et diffusent
L'âme sensible
Sous ses doigts en alerte
Une œuvre est née !

Cette auteure a obtenu une médaille de bronze au concours organisé par l'Académie internationale de Lutèce, avec mention pour plusieurs poèmes, dont le peintre...

DU SANG DANS LE RAISIN

PIERRE COVAREL (21)

C'était il y a longtemps déjà. Nous étions dans les années SOIXANTE. Le ciel était bas et gris et une pluie fine giflait les vignes de MEURSAULT.

Deux voitures de gendarmerie et une ambulance venaient d'arriver sur les lieux.

- Satané métier ! bougonna le commissaire.

Ce n'était pas agréable par un temps pareil de s'occuper d'une affaire comme ça.

Une affaire, vous parlez ! Un crime oui.

On venait de découvrir le corps sans vie d'un viticulteur au milieu d'une parcelle de vignes, tué de deux coups de revolver.

Il était déjà tard, c'était presque la nuit. C'était assez lugubre.

Le froid, le soir et cette satanée pluie qui tombait, tout cela faisait râler le commissaire.

Enfin quoi, c'était le métier.

La victime était le propriétaire des vignes. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, unanimement respecté de tous.

Pour ainsi dire, un homme sans histoires.

Nous étions dans la pleine saison des vendanges.

L'homme était très souvent dans ses vignes pour diriger et superviser le travail.

Le crime avait certainement été perpétré à un moment propice. Un moment où le criminel s'était trouvé seul avec lui. Peut-être un rendez-vous tardif à l'abri des curieux ? Pour une affaire d'argent ? Un différent d'ordre amoureux ?

C'était le commencement de l'affaire.

Pour les vendanges, la majorité des travailleurs se trouvait être des étudiantes et des étudiants.

Ils furent rapidement mis hors de cause.

Restait la famille proche et un homme sensiblement du même âge que la victime.

Le crime avait été commis en soirée vers vingt heures. La femme de la victime avait révélé que son mari lui avait dit qu'il devait s'absenter pour régler une affaire, pour voir quelque chose. Ce ne serait pas long.

Paraît-il que ça pouvait pas attendre.

On ne put rien retenir comme charge contre cette femme. Et les enfants du couple n'habitaient plus la région et leurs alibis étaient en béton. Alors ?

Eh, bien ! L'affaire fut vite résolue.

L'homme du même âge que la victime avoua rapidement, il voulait soulager sa conscience et le travail des enquêteurs s'avéra être payant.

Le revolver utilisé fut retrouvé sous le matelas du lit de la chambre d'hôte qu'il avait louée.

Le meurtrier connaissait bien le viticulteur.

Celui-ci avait aidé les membres d'un réseau de résistance pendant la dernière guerre, le réseau « BURGONDE ».

C'est ce que révéla le tueur qui passa rapidement aux aveux, bien cuisiné par le commissaire et ses adjoints. Il avoua qu'il avait décidé de supprimer son ancien ami car c'était un traître.

Oui, il le dit ainsi aux inspecteurs.

Son ancien ami de la guerre ayant livré le réseau aux autorités allemandes.

Oui, le salop ! Il l'avait appris récemment, que depuis quelques mois seulement.

Il avait donc décidé de se venger, de lui faire payer cher sa trahison, même quelques vingt années plus tard. Car enfin, quoi ! Des gars furent fusillés. Lui-même avait réussi in-extremis à fuir avant qu'on vienne l'arrêter. Il ne pouvait oublier. Il avait toujours su qu'on les avait donnés, qu'un traître était proche d'eux. Mais malgré quelques soupçons, il n'avait jamais eu de preuves formelles toutes ces années.

Depuis ça avait changé.

Comme ancien compagnon de combat il s'était présenté par téléphone à la future victime. Ceci pour postuler à un emploi pour

les vendanges alors qu'il n'habitait plus la région depuis la fin de la guerre pratiquement.

Le viticulteur ne s'était pas méfié. Depuis tout ce temps personne ne l'avait jamais inquiété.

Son horrible geste avait été ignoré de tout le monde. Pourquoi aurait-il refusé l'offre de travail d'un ancien du réseau qui plus est sans emploi. Il était sûr de lui et peut-être trop confiant.

Pourquoi diable avoir vendu les gars du réseau « BOURGONDE » ? L'argent, pardi ! Pour de l'argent, oui pour de l'argent...

Pour pouvoir s'acheter des vignes plus tard ! Son rêve ! Avec la promesse que contre la liste des membres du réseau il ne serait pas inquiété. Et c'est ce qui arriva, toutes ces années, jamais on ne le soupçonna.

Aussi lorsque son ancien ami lui donna rendez-vous pour discuter d'une affaire importante discrètement ne s'était-il pas méfié. Ils s'étaient retrouvés au milieu de ses vignes. Ces vignes, la cause de sa trahison.

- Affaire résolue ! Jubila le commissaire.

- Oui ! Ajouta son adjoint. Et quand on sait qu'en argot le sang s'appelle « le raisiné », jamais cette histoire de crime dans les vignes ne pouvait s'intituler autrement que ...

« DU SANG DANS LE RAISIN »

À LA PÉDALE !

GÉRARD CHATRON (10)

J'aime beaucoup regarder à la Télévision le Tour de France. Je trouve que le cyclisme est le sport le plus dur. Je parle de sport de compétition bien sûr ! Moi, je faisais de la course à pieds... Mais je reviens à la Télévision. Ce jour-là le commentateur parla d'un coureur qui s'était échappé « à la pédale ». cela voulait dire en force. Cette expression me fit rêver. Et je me retrouvais un peu plus d'un demi-siècle en arrière. En 1951.

Cette année là, n'ayant commencé à travailler dans un grand magasin parisien qu'au mois d'août 1950, je n'avais droit qu'à une semaine de vacances. De plus au mois de juin, ne choisissant cette date de vacances qu'après tous les autres salariés. Rien à dire. C'était pareil pour tous les employés. Je voulais passer cette semaine au Crotoy dans la Somme où ma mère possédait une maison héritée de ses parents. J'avais décidé de faire la route en vélo, malgré la distance : presque 200 kilomètres, entre Paris près de la Place Pigalle, où nous habitions et le Crotoy. Ma décision inquiétait ma mère, mais faisait rire monsieur Marcel le concierge de notre immeuble. Ainsi le jour de mon départ un samedi à six heures du matin, il regarda mon vélo très simple, avec cependant un dérailleur à trois vitesses et un guidon de course, il regarda aussi mon sac à dos que j'avais rempli de nourriture et de boisson que j'estimais nécessaire pour le trajet. En hochant la tête il jeta un coup d'œil à sa montre et dit :

- Il est six heures. Je pense que tu n'iras même pas jusqu'à Beauvais. D'abord tu jetteras ton sac. Trop lourd ! Puis tu reviendras d'ici une heure et demi ou deux heures. Alors tu pourras foncer à la Gare du Nord pour prendre le train...

J'enfourchai mon vélo sans le regarder, ni lui répondre et m'élançai vers la Porte de Clichy.

Je traversai d'abord la proche banlieue : Clichy la Garenne, St-Denis. Puis avec un seul nom en tête : Beauvais, j'arrivai à l'Isle Adam et à Chambly.

C'est à la sortie de Chambly qu'un gars apparemment de mon âge et venant peut-être de Chantilly, se joignit à moi. Il avait un vélo superbe, beaucoup plus moderne que le mien. Il me lança :

- Je vais à Dieppe. Et toi ?
- Moi je vais au Crotoy.
- Eh ben ! dit-il, c'est la même route. On va rouler ensemble.
- D'accord !

À l'époque il n'y avait pas beaucoup de voitures sur les routes, mais beaucoup de vélos. Seuls, ou par deux, ou en petits groupes, dès les beaux jours arrivés les deux roues sillonnaient la France.

Peu de ces cyclistes portaient leur nourriture sur le dos comme moi le néophyte. Mais ils avaient des bidons sur le guidon et aussi sur le cadre. C'était bien plus pratique et bien plus moderne.

Avec mon nouveau « collègue » nous avons un peu discuté. Et puis je me rendis compte que pour moi il allait trop vite... Nous avions une longue route à faire et à mon avis il était trop présomptueux. Alors je lui dis que je ne pouvais pas le suivre et après nous être souhaités mutuellement bonne route, je le laissais s'échapper à la pédale sur son merveilleux vélo. Je pensais beaucoup au concierge car mon sac à dos commençait à peser. Je décidai alors de manger quelque chose. Puis je me ravisai. D'abord BEAUVAIS. Après on verrait.

Et Beauvais, je n'y étais pas encore.

Un peu plus tard deux cyclistes débouchant de la route de Chantilly arrivèrent à ma hauteur. En échangeant quelques paroles ils me dirent qu'ils allaient à Amiens. Je leur répondis que j'allais au Crotoy. Cela voulait dire que nous allions suivre la

même route jusqu'à Beauvais. À ce moment là, très content moralement, je compris que le concierge avait définitivement perdu la partie. Avec mes nouveaux amis sommes convenus de rouler ensemble jusqu'au moment où nos routes se sépareraient. Puis ils évoquèrent la cote de Poix qu'ils auraient la chance d'après eux de ne pas grimper. L'un deux me dit en riant :

- Vous allez devoir y aller à la pédale. Faudra certainement pédaler debout ! C'est une vraie cote de montagne sans montagne.

Quelques kilomètres plus loin nos chemins divergèrent. Et je me trouvais très rapidement en bas de la cote de Poix. Bon Dieu ! Ils avaient raison. Quelle cote ! Eh bien, je n'allais pas rigoler : enfin c'était comme ça, je n'avais pas le choix, et en soufflant un grand coup j'attaquais cette fameuse cote à la pédale...

J'en ai bavé. Et maintenant après bien des années je peux dire ce que j'avais caché à l'époque, j'ai terminé cette cote à pieds en poussant mon vélo. De plus j'ai abandonné mon sac à dos encore plein. Donc plus rien à manger. Le concierge marquait un point. Je n'avais plus aucune idée de l'heure qu'il pouvait être. À partir de Poix mon objectif était Abbeville. Les autres patelins, petits bourgs et villages ne m'intéressaient pas. Je n'étais pas encore en plein cirage mais j'y entrais petit à petit ! Brusquement j'eus faim. Hélas ! Hélas ! Plus de sac à dos. Ah ! ce concierge.

Un peu avant Abbeville, je vis un superbe vélo couché sur le bas côté de la route. Ce magnifique engin je le connaissais. Bien sûr c'était celui de mon « collègue » du matin. Lui, il était allongé dans le fossé et dormait du sommeil du juste. J'eus envie de m'arrêter, de le réveiller pour rigoler. Mais je ne le fis pas car quelque chose me disait qu'à peine descendu du vélo je m'écroulerais près de lui et m'endormirais aussi.

Enfin j'arrivais au Café de la Gare juste à l'entrée du Crotoy. En face de la gare. Ce café était tenu par la mère Marie Rose une

grande amie de ma grand-mère. Elle avait un double des clefs de la maison et se chargeait de veiller sur elle quand personne de la famille n'y séjournait.

Accessoirement quand j'arrivais avant ma mère, elle me nourrissait sachant qu'elle serait payée. Bien sûr je l'appelais madame Marie Rose.

Donc ce jour-là j'arrive chez elle à bout de fatigue, de faim et de soif. Elle me dit :

- T'es donc là toi ! T'es arrivé hier soir ?

- Bonjour madame Marie Rose. J'arrive. Je voudrais un sandwich et une bière s'il vous plaît.

- Le train est arrivé depuis longtemps. Où t'étais donc ? Il est midi passé.

- Je ne suis pas venu par le train, mais en vélo. D'ailleurs il faut que je prévienne ma mère pour la rassurer. Je peux téléphoner ?

- Hein en vélo ! Eh ben t'es pas faignant. Tiens prends le téléphone, appelle ta mère, je te prépare un sandwich.

Les rares clients me regardèrent comme un extra terrestre. Quand j'eus ma mère au téléphone après l'avoir rassurée, j'ajoutais qu'elle pouvait dire au concierge qu'en ce qui concernait mon sac à dos il avait eu raison. J'avais dû l'abandonner sur la route. Je raccrochai et allai m'asseoir sur une banquette du café pendant que la mère Marie Rose terminait mon sandwich. Mais je ne l'ai pas mangé. Car à peine sur la banquette je m'y suis allongé et m'y suis endormi d'un coup au milieu des autres consommateurs.

Je me suis réveillé qu'à cinq heures de l'après-midi.

Pour mon retour le samedi suivant en fin d'après-midi après avoir pris le train pour Paris à Noyelle, mon vélo en bagage accompagné, je fis bien attention de ne pas tomber dans les pattes

du concierge et de ses yeux moqueurs... Je n'étais pas rentré à la pédale !

Contrat d'avenir ou un truc comme ça

LORENZO LEQUELLEC

Il était entré avec le froid sur lui, et ses mains avaient gonflé sous l'effet de la chaleur soudaine du bureau.

- Travailler je n'aime pas... enfin c'est chiant, c'est vrai c'est chiant... alors je fais des missions courtes, un peu de manutention ou d'entretien des jardins. Comme ça, ici ou là. Eh bien des fois, ça me plaît. La dernière fois par exemple, je m'occupais des poubelles, exactement je pliais des cartons dans un entrepôt, il faisait froid dehors et là j'étais dans l'entrepôt, tout seul, à mon rythme, et ça me plaisait. Enfin c'est pas que ça me plaisait, mais ça me convenait. Vous comprenez ? vous voyez ce que je veux dire ?

- Oui.

- Alors je voudrais trouver quelque chose qui me plaise vraiment. Mais travailler dehors, dans la vigne ou dans les fleurs. Avant je voulais être bucheron, j'ai fait un essai mais le patron m'a dit que j'étais pas assez costaud. Alors la vigne ça m'irait, une fois je l'ai fait, j'ai tiré les bois, c'était l'hiver, j'ai passé la journée dehors, ça m'a fait du bien, c'était une bonne journée. Faudrait que je trouve une formation... qu'est ce que vous en pensez ?

- Oui, il faudrait.

- J'ai commencé à chercher comme vous me l'avez dit la dernière fois mais j'ai pas trouvé, c'est comme revenir à l'école et moi l'école justement...

Il était sans ombre, je l'observais avec bienveillance et il était prêt à tout me dire, de ses pensées immédiates et de ses difficultés réinventées.

Un éclat de voix nous fit sursauter, passé l'instant de surprise nous entendîmes le refrain des slogans militants « ... ne baissez

pas la garde, la vie n'a pas de prix ! », je croyais entendre un appel guerrier, ou encore «... battons nous ensemble ! » et j'avais l'image d'une tuerie fratricide. Mon interlocuteur écoutait avec moi, par courtoisie. Pourquoi n'y êtes vous pas, lui dis-je. Parce que la foule me fait peur. Vous n'allez jamais aux concerts ? Si. Le public d'un concert ce n'est pas une foule ? Non c'est une fraternité. Quelle différence avec un rassemblement politique lorsque les gens se réunissent pour des revendications salariales ? Une différence de désir. Comment ça ? Eh bien lorsque les gens se rassemblent pour des opinions politiques c'est un prétexte pour penser à soi, alors que lorsque des gens écoutent une chanson ils se demandent où est l'autre qui entend la même chanson. Mais c'est pareil ! Non avec les chansons c'est gratuit, chacun sait qu'après le concert le monde est le même puisque on se bat pour toujours alors qu'en politique on se bat jusqu'à trouver sa place. Si on ne la trouve pas on change de combat. Les chansons c'est pour la vie quelle que soit la vie.

Ses cheveux longs et plats, ne me semblaient plus aussi longs ni aussi plats, le silence qui succédait à ses déclarations résonnait dans un gouffre. Il souriait. Le vacarme du cortège dehors prit son temps, comme ce silence dedans qui nous unissait. J'étais trituré d'émotions tandis qu'il me regardait attentif à ma prochaine question.

- Je ne travaille pas, je collectionne les heures pour un salaire. J'aurais tellement aimé, en fin de compte, savoir travailler. Je veux dire être capable d'aimer un métier. C'est même pas être bon, c'est même pas être opportuniste, c'est juste comment on fait pour travailler sans souffrir. Depuis que nous parlons je sais que cette idée est puérile et pourtant elle continue de m'occuper. Je ne suis pas sûr de vivre dans une civilisation du travail... je veux dire que je ne suis pas sûr que le travail soit une civilisation. Moi j'aurais voulu que quelqu'un m'aide, me fasse comprendre que travailler c'est la seule façon de vivre tranquille dans cette société.

«Ils ont volé le travail » et la culture de faire, de la transformation vers l'objet défini, de la matière au sujet incarné, « ils ont volé le travail ». Depuis quelques mois on pouvait entendre cette chanson, elle me venait à l'esprit en même temps que les mots de mon interlocuteur. Le travail comme source d'émancipation est encore la thèse des syndicats, on pourrait s'amuser à renverser l'équation et se demander comment s'émanciper du travail. Conditions, rythmes, santé au travail, le travail dans la vie des salariés et le salaire dans cette vie là. La précarité est-elle vaincue par le travail ou bien s'agit-il de l'inverse, de même l'inégalité, et des hommes et des femmes. La place de l'information, la tribune de la rue, l'expression légale et illégale glissant sous les bannières. La chanson revenait et le vertige avec, de ne pas savoir où la vie se planque pour qui n'en connaît qu'une.

Il y a toujours un moment (le mot ment) où le temps apparaît comme une quantité, et l'avenir durcit la perspective avec (son) échéance et (son) point ultime. L'angoisse est à côté : vais-je mourir au terme de cette trajectoire, de cette seule vie ? où se trouverait qu'on puisse la multiplier : ici, là, dans un coin, ailleurs... je crus voir à son regard soutenu qu'il partageait cette pensée.

Deuxième entretien

Il souriait encore, c'était encore l'hiver. En le saluant je sentis sa main engourdie. Il portait un manteau de fausse laine qui se confondait avec ses cheveux longs. Lorsque nous nous assîmes de part et d'autre du bureau, dehors quelqu'un poussa un grand cri de colère. Seul son sourire s'accentua, nous faisant complices l'espace d'un instant.

Il ne pleuvait pas aujourd'hui, il était venu en scooter, joyeusement, juste le vent glacé sur le visage et les mains. Il

attendait. Vous êtes prêt à faire combien de kilomètres pour aller travailler ? Je n'ai pas de limites, enfin je veux dire beaucoup. La dernière mission je faisais deux heures aller et un peu plus de deux heures retour parce que comme j'étais fatigué en rentrant je m'arrêtais un peu. Mais ça n'aurait pas été plus simple de trouver un logement sur place ? Si bien sûr mais il n'y avait plus de place au château, alors... Vous êtes prêt à refaire ça ? Oui ! sauf quand il pleut parce qu'on ne peut rien voir, car quand il ne pleut pas je regarde les côtés de la route et chaque jour une foule de nouveaux détails apparaît.

Son manteau qu'il n'avait pas quitté sentait l'essence, ses mains posées sur le bureau semblaient ne pas pouvoir se dégorger.

Le matin à la radio, j'avais entendu les chiffres du chômage, et mille considérations sur la situation de crise. Entre chroniqueurs et experts le débat était délicieux, tellement que le travail devenait un sujet abstrait, une question de point de vue, tout comme finalement, le travailleur intérimaire en face de moi, l'éprouvait. Il suffisait de recontextualiser la place du travail dans notre modèle social. Après tout il n'était pas si sûr que la clé du bonheur se trouvât là.

- ... c'est d'aimer quelqu'un quelque part, et puis on rencontre quelqu'un, quelque part et on dirait que c'est ça ! Il y avait de la télépathie dans nos échanges.

- Ça vous ai déjà arrivé ?

- Non... aujourd'hui avec mes meubles que j'ai en partie fabriqués, mon scooter qui est souvent en panne, je n'ai rien. J'ai peut être choisi, j'en suis pas sûr, je me dis ça pour ne pas avoir l'air trop con c'est tout. Mais autour de moi j'entends les gens qui se plaignent alors qu'ils possèdent des tas de choses... J'ai l'impression que rien ne peut nous appartenir, parfois je me dis que la seule chose qui puisse nous appartenir c'est de pouvoir s'oublier...

Son sourire s'était mué en une expression docile et fatale de qui pense que le bonheur est une affaire de naissance. Il m'interrogea.

- Vous croyez que je résiste ?

- A quoi ?

- Au système qui aura raison de mes résistances ...

- Non, je crois que vous êtes dans une aventure extraordinaire, celle du quotidien.

- Vous vous moquez ?

- Non, j'y suis aussi...

Son corps se relâcha dans le fauteuil, il fouilla dans son sac.

- Je suis venu avec un bouquin, ça me tient le ventre mieux qu'une nourriture, vous voulez que je vous en lise un passage ? c'est ce que je lisais en attendant notre entretien.

- Oui je vous écoute.

« Mes yeux brûlent et les mots glissent un peu, paupières fermées je me débrume... j'ai fini par les avoir moi aussi ces gestes de circonstances, en posant les lunettes. Le livre m'est tombé des mains malgré l'histoire palpitante. Je lis désormais sans plus écrire. Je lis en m'intrigant constatant qu'il y ait encore autant d'écrivains. J'ai douté de mon écriture à force de m'intéresser aux histoires, aux histoires des autres. Evidemment tant que je pensais que mon histoire était singulière c'est à dire qu'elle me faisait mal, je pouvais m'épancher un peu, puis aux fleuves des faits divers, aux romans qui s'échafaudent en un clin d'œil comme en un coup de tonnerre, on finit par penser que les livres ne racontent que la forme supportable des choses, sans rien pouvoir dire de mieux, on finit par penser, avec d'autres, que la réalité a plus d'imagination que la fiction. Alors on hésite à décrire comme à s'écrier, on se laisse désarmer pour devenir la proie d'un monde qui s'écrit tout seul ».

- Qu'est ce que vous en pensez ?
- Je pense que vous devriez continuer à lire et peut-être à écrire...
- Mais c'est le contraire qui est dit là !
- Oui justement...
- Mais ça ne me va pas, puisque justement j'écris, et que ça ne sauve rien !

Tout à l'heure je n'ai pas dit la vérité sur mes histoires d'amour. Je me souviens d'avoir été amoureux, je la trouvais jolie. Je lui parlais beaucoup, elle m'écoutait avec un air charmant. Je la trouvais encore plus jolie. Je continuais de lui parler en lui demandant si je ne l'ennuyais pas, plus elle me disait non, moins j'y croyais et mon discours s'enlisait. Ainsi à force de chercher mes mots, je finissais par me taire. Dans ce silence je plongeais dans ses yeux, j'éprouvais alors toute la beauté du monde, et ma solitude ridicule. Les longs silences se répétèrent fabriquant nos regards. Puis le temps nous donna des illusions de complicité. Puis nous fûmes complices de la pire des choses, puisque nous étions d'accord pour souffrir tant que nous serions vivants ensemble.

- Et maintenant ?
- Maintenant j'ai l'impression qu'il s'agit de l'histoire d'un autre.
- Vous avez donc changé ?
- Peut-être mais je ne sais pas comment.

Troisième entretien

Il arriva à l'heure. Le froid avait encore mordu sa chair pâle, provoquant des irrptions sanguines sur ses joues.

J'ai travaillé trois jours, en préparation de commandes, le chef de quai m'a dit que je n'allais pas assez vite, alors il a interrompu mon contrat. Je lui ai dit que je pouvais finir en dehors des heures, mais lui voulait que tout soit fini quand lui avait fini. Que ça marchait comme ça, qu'on ne pouvait pas bosser en dehors des heures. Moi je m'en foutais, de bosser en dehors des heures, je pouvais terminer à n'importe quelle heure et remplir ma mission. Il a dit non, il faut terminer à l'heure. Il parlait sans colère, et son humeur était à l'oubli. Alors qu'est ce que ça vous a fait ? Toujours le même truc... finalement chaque fois je travaille j'ai le sentiment d'avoir échoué. D'avoir raté ma vie. C'est vrai ! Je ne rêve pas d'être un enfant de millionnaire mais j'aurais voulu trouver une formule pour ne pas travailler... enfin pas travailler comme ça, avec un patron, des horaires, et toute l'administration qui va avec. Une formule plus vagabonde, lui demandai-je. Oui, mais je crois que je n'en ai pas la force non plus. J'ai besoin de temps pour me sentir. Vous sentir vivre ? Non me sentir, savoir ce que je veux. Parfois le soir je me plonge dans la musique. C'est à dire ? Eh bien je me cale sur un truc qui m'embarque comme les polyphonies corses ou bulgares, et là, au bord des larmes pendant des heures, j'ai l'impression d'être quelqu'un, entier, au contact du monde, je veux dire avec les autres. Quels autres ? le monde que j'imagine, les gens qui m'entourent, ceux que je croise et ceux que je ne croiserais jamais. Mais vous m'avez dit que vous ne fréquentiez pas grand monde ! Oui, c'est juste les gens que j'imagine, ceux que je voudrais bien croiser, et ceux que je voudrais connaître et retrouver dans les moments de société... Des moments de société ? Oui ! être là où ça se passe.. Pour vous il y a donc un moment où ça se passe où vous n'y êtes pas et un moment où rien n'arrive où vous y êtes en permanence. Il y a surtout un moment de toute ma vie où rien n'arrive.

Le poignard de ses mots ne faisait pas de cadeau, dans son regard sans haine.

Quatrième entretien

Ses mains étaient noires de cambouis, il était essoufflé. Il arriva quand même à l'heure.

- Je vous ai amené quelque chose que j'ai écrit. C'est pas de la poésie. C'est une journée de travail. Vous voulez bien le lire ? Ca tenait sur une feuille de carnet à spirale, il la tendait vers moi comme si nous avions toujours fonctionné de la sorte. Je le remerciais sans dissimuler mon plaisir.

« J'avais mal aux jambes d'être resté toute la journée debout au même endroit, c'est à dire sur quatre mètres carrés sans vraiment bouger, à plier des cartons. C'est une douleur ordinaire, je sais que tout le monde a éprouvé cette douleur, je sais que certains n'y prennent même pas garde, je sais aussi que certains considèrent que c'est le prix à payer lorsqu'on travaille mais je me demande quand même si on pourrait pas faire autrement, si la douleur n'est pas le contraire du progrès. Je veux dire le contraire de la civilisation, où l'on verrait la société affranchie de ce qui la blesse immédiatement. Je veux dire des gens meurtris, abîmés, handicapés. Je reste assis un long moment à essayer de comprendre mes sentiments, puis je me relève sur mes jambes mal articulées. Encore un peu et j'aurais fini ma journée. »

- Est ce que vous pouvez venir à chaque entretien avec une page comme celle-là ?

- Je veux bien essayer.

Notre poignée de main, cette fois, fut plus appuyée. L'entretien n'avait duré que le temps de ma lecture, tandis qu'il devait résonner longtemps après son départ.

Cinquième entretien

« Du travail nous avons une idée d'autant plus précieuse qu'il semble disparaître, comme une espèce en voie d'extinction. Tellement l'économie nous indique que la production n'a pas besoin d'emplois. Produire est devenu une affaire qui n'a plus besoin de main d'œuvre, on produit, à partir d'un matériau de spéculation, qui m'embauche que quelques experts. Alors on continue de s'accrocher au travail, au métier, à une définition du savoir faire et son archaïsme bourgeois. Mais le monde tourne et les économistes nous enseignent désormais le court terme et l'imprévisible. Et nous restons hors du temps, incapables de suivre les courants et la portée des flux, prisonniers d'une culture du faire et de son objet tangible. Voilà ce que veulent porter à l'écran nos adversaires de la finance, un monde démunie de n'avoir pas pris à temps le train de la réforme et de la nouvelle donne. Nous nous battons pour que le travail soit conservé, dans son action écologique, c'est à dire contre la fureur virtuelle qui saccage les relations humaines, en sacrifiant la réalité sociale pour l'intérêt de quelques uns. »

Il est tôt, les syndicalistes matinaux sont au micro, interviewés par une radio sans pub. Un secrétaire à l'allure sincère fait un bout d'histoire.

- Je vous ai amené ça, parce que le matin je me réveille très tôt, alors j'écoute la radio, je l'ai enregistré pour vous. Parce que ça parle comme je comprends. Je voulais vous appeler pour vous dire tout ça, et ne pas venir car j'étais fatigué mais finalement je suis venu.

Son visage ciré par le vent sur le scooter souffrait mais sa voix était sincère.

- Aujourd'hui qu'avez vous fait ?

- J'ai réfléchi

- A quoi ?

- A mon engagement, aux idéaux, à ma relation au travail.
- Et alors ?
- Je sens que c'est possible de s'éclipser...

Son visage cirieux, s'était réchauffé, il parlait doucement pour ne pas être prétentieux. Il goûtait tranquille à la chaleur du bureau.

- Je vous ai aussi amené une page, comme convenu, une autre journée de boulot.

Avec la même simplicité il me tendit une feuille arrachée d'un cahier.

« La nuit ruisselait maintenant, sur les toits et dans les ruelles, le travail pouvait s'arrêter, l'ombre gagnait la lumière dans l'entrepôt. L'hiver tout noircissait vite. Il suffisait alors de revenir à l'appartement, s'asseoir, et sentir qu'il n'y avait plus de contraintes. Ni plus rien à attendre. La journée était finie, on pouvait rester là, sans bouger, sans avoir à compter le temps. »

- C'est cela l'éclipse ? La fatigue n'est plus une ennemie ?
- Disparaître est le compte de ceux qui n'ont rien en compte.
- Bravo pour le jeu, mais pour les créances ?

Il sourit. Il se débrouille. Je le salue.

Sixième entretien

L'hiver tirait le rideau l'après midi, chaque jour, dès seize heures. Dehors se dispersait une suie mordante et l'on pouvait entendre le monde se crispier, se rétracter, dans un murmure plaintif de reflux. L'heure passait, laissant aux machines le pouvoir de la lumière et aux horloges le ton balancier. J'allais clore la session quand un dernier message m'alerta.

« Je n'ai pas pu venir je suis malade, j'ai pris froid dans la vigne à tirer les bois. Mais je vais essayer, comme vous le l'avez dit, de me sentir fort quand on est faible. En pièce jointe vous trouverez quelques lignes, une strophe, enfin un truc comme ça. Si je peux je vous appellerai. »

*Mes jours sont de lumière paresseuse
Aucun accident aucun cri
N'en vient déchirer le voile
Mais si le temps ne m'élève
Je porte mes ombres sans douleur*

J'imprimais et j'emportais le «truc comme ça ». La route qui me ramena chez moi ne me parut pas assez longue tant les mots du « truc comme ça » me firent danser. Cependant la nuit redoublait son encre.

J'attendais que la fatigue compagne me fasse un signe plus fort que les autres, un dernier signe autoritaire qui me conduirait au sommeil, quand le téléphone sonna.

RETROUVAILLES

LAURENT SAUZÉ

- Louis, serre bien ton cache-nez ! ordonna la vieille dame à son mari qui s'apprêtait à prendre le train.

- Mais oui, Marie ! ronchonna Louis.

- Et porte ton chapeau quand tu sortiras du wagon ! C'est toujours par la tête que l'on attrape froid ! Et souviens-toi de l'hiver dernier ! Nous avons cru te perdre ! dit-elle en ajustant le cache-nez autour du cou de vieil homme.

- Marie, voyons ! Ce n'est pas à un ancien médecin que l'on apprend les règles de bonne conduite en matière de santé !

A cet instant précis, on entendit retentir la cloche du départ, alors qu'une foule dense se pressait sur le quai.

- Marie, le train va partir. Je dois gagner mon compartiment. Venez, toutes les deux, que je vous embrasse !

Deux femmes élégantes, accompagnées de deux enfants, se rapprochèrent de Louis et de Marie.

- Papa, quelle idée de faire ce voyage à ton âge ! le gronda gentiment sa fille tout en l'embrassant.

- Il le faut, tu le sais bien, Mathilde, je te l'ai déjà expliqué. Venez, Camille ! dit-il alors en s'adressant à sa bru.

- Faites un bon voyage, et revenez-nous vite ! fit cette dernière.

- Ne vous tourmentez pas, mon fils rentrera bientôt de l'hôpital, la rassura Louis.

- Oui ! Mais dans quel état ! sanglota Camille.

« Mais vivant, au moins », pensa le vieil homme en songeant à son gendre qui était tombé dans les tranchées de Verdun. Il vit alors sa fille qui contenait difficilement ses pleurs. Puis il lança joyeusement :

- Allez, les petits ! Venez embrasser votre grand-père !

Un petit garçon et une petite fille coururent vers lui, et malgré ses douleurs rhumatismales, il les enlaça tous les deux.

- Pierre, en mon absence tu restes le seul homme de la maison ! Alors, je compte sur toi, n'est-ce pas ? Tu veilleras sur ces dames ! lui recommanda-t-il, l'air faussement grave.

- Oui, grand-père ! Couvre-toi bien, il fait encore plus froid à Metz qu'à Nancy, c'est notre maître qui l'a dit ! annonça fièrement le petit garçon.

- Brave petit ! Tu seras un savant, plus tard !

Une seconde fois, la cloche du départ retentit.

- Allez, au revoir tout le monde ! dit le vieux monsieur à sa famille.

Puis il entra dans le wagon qui était décoré comme tous les autres des couleurs bleu-blanc-rouge. Dans le compartiment, après avoir brièvement salué les autres voyageurs qui, du reste, discutaient d'importance, il s'assit. Le train se mit en marche, direction plein-nord, alors que des quais noirs de monde montaient des centaines de vivats.

Louis restait sourd aux chants et aux chansons que poussaient ses compagnons de voyage. Il semblait absent, ne participant pas à la liesse qui vibrait dans tous les wagons, aussi palpable que les trépidations du train filant sur les rails. Il relut pour la nième fois la lettre qu'il gardait précieusement sur lui. C'est elle qui le guidait vers son but. Il regarda sa poitrine. Oui ! Il n'avait pas oublié d'y accrocher sa petite tige de houx.

Des images surgissant du passé défilaient dans son esprit : les batailles de la guerre de 1870, son départ de Metz, ses études à Nancy, ses années passées comme médecin colonial en Afrique, son mariage, sa famille s'agrandissant et les années qui s'écoulaient.

Une scène revenait sans cesse, prenant possession peu à peu de toutes ses pensées.

- *Jacques, tu ne peux pas rester ! Ce serait une trahison !* affirma Louis.

- *Comment peux-tu m'accuser de la sorte ? Ne crois-tu pas que partir est une forme de lâcheté ?* lui rétorqua Jacques.

- *Ecoute, je ne t'ai pas sauvé la vie à la bataille de Spicheren pour que tu restes avec les Prussiens !*

Les deux jeunes hommes discutaient ferme dans le petit appartement de Jacques, rue Mazelle, à Metz. Le traité de Francfort donnant à l'Empire Allemand l'Alsace-Lorraine était signé depuis un ans déjà. Les deux amis d'enfance avaient été démobilisés quelques semaines auparavant. On était en mai 1871, et les Français demeurant dans la zone annexée ne bénéficiaient plus que de quatre mois pour prendre une grave décision : rester et prendre la nationalité allemande ou opter pour la France et tout quitter. Louis avait choisi cette solution, alors que Jacques avait décidé de rester à Metz.

- *Voyons, Louis ! C'est dans ces terribles instants qu'il ne faut pas partir ! Nous devons rester ici, rester français jusqu'à la libération !*

- *Qui arrivera quand, après notre mort ? Non ! Franchement, Jacques, je ne supporterai pas de rester un jour de plus !*

- *Mais tu vas abandonner ta famille, tes amis !*

- *Sûrement pas ! Toute ma famille est patriote. Mon père a déjà trouvé un logement à Nancy ! Jamais nous ne deviendrons sujet de Guillaume 1^{er} ! Je suis citoyen français, et je tiens à le rester !... Allez, Jacques, viens avec nous ! Tu n'as plus de famille qui te retienne ici. Tu ne vas tout de même pas vivre tout seul dans le déshonneur !*

- *Comment oses-tu parler de déshonneur ? Ce sont tous ces généraux qui nous ont vendus à l'ennemi qui se sont déshonorés ! Moi, je me suis battu jusqu'au bout ! Je t'interdis de parler ainsi !*

- *Alors... Je ne crois pas que je vais te faire changer d'avis... Mon train s'en va dans deux heures... Je ne sais pas si nous nous reverrons un jour...*

- *Fais ce que tu as à faire ! fut la dernière phrase que dit Jacques à son ami Louis.*

- *Etes-vous sûr de vouloir rester tout seul, Jacques ?*

- Oui ! Oui ! j'ai besoin d'être seul ! répondit le vieil homme. J'attends ce moment depuis plus de quarante ans !

- Mais, je ne vous comprends pas ! Regardez là-dehors ! Depuis 1871, c'est la première fois que les rues de Metz sont pavoisées aux couleurs de la France ! Une foule considérable manifeste sa joie, et vous restez ici à siroter votre café dans cette brasserie, lui rétorqua son collègue de quinze ans plus jeune.

- Je vous ai dit que j'attends ce moment depuis plus de quarante ans. J'ai besoin de souffler un peu ! Je n'aimerais pas mourir d'une trop grande émotion, ce serait trop bête, ne croyez-vous pas ?

- Le train arrive dans moins d'une heure, tous ceux du *Lorrain* attendent sur le quai. Vous êtes le plus vieil employé du journal ! Et vous avez été le premier à y défendre notre identité dès sa création. Ce serait normal que vous veniez avec la délégation. Nous allons être reçus par le président Poincaré lui-même. Imaginez ! Nous allons aussi serrer la main de Georges Clémenceau, quel honneur !

- Ne me parlez pas d'honneur, vous voulez bien. Excusez-moi, Mathieu, mais je suis fatigué. J'ai besoin de me reposer un peu.

- Bon ! D'accord, mais vous nous rejoindrez !

- Oui , Oui, plus tard !... J'attends moi-aussi un train, mais il n'arrive pas de Paris... dit alors le vieil homme, le regard perdu.

- Oui, je sais, reconnut Mathieu, vous attendez ce moment aussi depuis plus de quarante ans... Je comprends... Allez !... A plus tard !

- C'est ça... A plus tard... répondit distraitement Jacques à son collègue qui enfila son manteau, se coiffa de son chapeau, et quitta la brasserie.

Jacques regarda autour de lui. L'établissement était presque vide. Tout le monde était dans les rues en train de fêter la victoire ou d'attendre à la gare le train officiel qui venait en grande pompe de la capitale.

Bien que son cœur vibrât aux accents patriotiques de cette journée, Jacques attendait un autre train, celui de Nancy.

« J'espère qu'il a bien reçu ma lettre... J'espère qu'il n'a pas raté son train... Comment sera-t-il ?... Ah ! J'espère qu'il n'a pas oublié le signe distinctif... », pensa Jacques. Il jeta un regard au père, et vit avec satisfaction, sous sa casquette, son manteau au col duquel était épinglée une petite branche de houx

Depuis ce jour fatidique de mai 1871, il n'avait plus revu son ami Louis. Il avait bien essayé de le contacter. Il avait écrit à ses parents qui lui avaient appris que leur fils s'était rendu en Afrique afin d'y exercer la profession de docteur de brousse. Jacques s'était alors consacré corps et âme à son apostolat au journal *Le Lorrain*, comme ouvrier imprimeur. Puis il avait gravi les échelons, devenant vers la fin journaliste. Ce quotidien, ainsi que *Le Messin*, étaient les seules feuilles d'information de langue française en Lorraine Annexée. Ceux qui y travaillaient avaient à cœur de faire vivre la langue et la culture françaises, mission difficile face à la vaste opération de germanisation que mirent en place les vainqueurs.

L'occupation, au départ sévère, devint tout-à-fait supportable. A Metz, les deux tiers des habitants d'origine qui avaient gagné la France furent remplacés par des Allemands. Au fil des années, les défenseurs de la culture française devinrent moins ardents, se faisant vieux. De plus, l'Administration Impériale apporta de nombreux progrès : des immeubles modernes furent bâtis, l'équipement urbain fut modernisé, le réseau d'eau fut étendu et amélioré, une centrale électrique fut construite. Et c'est dans ce nouveau Metz du quartier de la gare qui portait les marques de l'architecture germanique que Jacques attendait. Il avait fallu cinq années de guerre et des millions de morts pour qu'il s'asseye dans une de ces nouvelles brasseries qui, il y a peu, résonnaient encore des rires et des chants des anciens maîtres de la cité messine.

Malgré la victoire, peut-être à cause de l'âge, Jacques n'avait pas spécialement envie de retrouver la foule qui attendait la venue des deux dirigeants français. Son esprit était ailleurs. Il voguait quarante-huit ans plus tôt, le 6 août 1870, sur un plateau situé à l'extrême Est du territoire français, près du village de Spicheren.

La compagnie d'infanterie du capitaine Mangin subissait depuis une heure un terrible bombardement d'artillerie, un véritable déluge de feu et d'acier.

Les terribles canons Krupp se turent alors. A moitié assommés par le bruit assourdissant qu'ils avaient enduré, entourés des corps de leurs camarades morts ou blessés, les Français virent les farouches soldats de la 14^e division d'infanterie du général Kameke se lancer à l'assaut de leurs positions.

- Allons, secoue-toi ! hurla Louis aux oreilles de son camarade qui semblait comme tétanisé. Secoue-toi, bon Dieu ! Ils arrivent !

Le caporal Jacques Evrard sortit enfin de sa torpeur. Il lui sembla qu'il était à moitié sourd. Il arma machinalement son fusil, et à travers le brouillard de poudre et de poussière, il vit les silhouettes des attaquants qui se rapprochaient. Comme tous ses camarades encore valides, il tira. Il vit une forme tomber. Il tira à nouveau, puis une troisième fois. Les balles sifflaient à ses oreilles, maintenant entièrement débouchées. Il entendit quelqu'un crier : « Attention, ils vont nous déborder ! ». Jacques regarda à gauche, Louis avait disparu. A droite, il vit son voisin s'écrouler, mortellement atteint.

Regardant devant lui, il distingua alors un fantassin allemand, le visage noir de poussière et le regard farouche. Jacques n'eut pas le temps de réagir ; son adversaire lui enfonça sa baïonnette dans l'épaule. Il crut alors sa dernière heure arrivée quand soudain, le prussien tomba lourdement, abattu d'une balle en pleine tête .

- Allons, vite ! vite ! Il faut s'en aller !

C'était la voix de Louis qui semblait émerger d'un rêve. Jacques se sentit alors soutenu, et c'est dans un état de semi-conscience qu'il gagna les positions de repli. La dernière image qu'il vit avant de s'évanouir fut le visage de Louis qui lui souriait.

En ce 8 décembre 1918, le train de Nancy était à quai depuis quelques minutes. Les derniers passagers se pressaient vers les escaliers, afin de gagner le hall. Tous avaient hâte de rejoindre la

place d'Armes où le Président de la République allait faire un discours historique. Ils étaient aussi empressés de parcourir les rues de cette ville de Metz qui avait vécu tant d'années à l'heure allemande. Ils pressentaient qu'ils allaient vivre une expérience inoubliable.

Il ne restait plus sur le quai que quelques cheminots et deux vieux messieurs qui s'observaient. Le premier, à la mise élégante, portant chapeau et le cou ceint d'un cache-nez, se tenait près de la locomotive ; le deuxième, vêtu plus modestement, et le chef couvert d'une casquette, le fixait des yeux.

Tous les deux arboraient à la boutonnière une petite branche de houx.

Ils se tinrent ainsi, immobiles, une minute entière. Des larmes perlèrent aux yeux de Jacques, qui prononça simplement :

- Louis.

Les yeux de ce dernier s'embuèrent aussi, et c'est d'une voix tremblante qu'il parla à son tour :

- Jacques, c'est toi ?

- Bien sûr, mon vieil ami.

Alors, les deux vieux messieurs se rapprochèrent enfin, et tombèrent dans les bras l'un de l'autre, le cœur emplí d'une émotion trop longtemps contenue.

LA HAIE VERTE

VALENTINE MAGÈVE

J'habite une très grande ville bruyante. Je cherchais une maison au calme.

Un ami m'a suggéré de me rendre à la périphérie est : un ancien lotissement serait toujours habité.

Des maisons pourraient se trouver libres. « C'est une zone tranquille plus ou moins abandonnée, m'a-t-on dit. Et surtout, ajoutait-il, mets autre chose que des talons hauts ! »

Je suis partie en voiture. Après un petit bois, j'ai découvert une sorte de village. J'ai dû laisser ma voiture sur un parking herbu, non tracé. La route goudronnée s'arrêtait. Un chemin de terre y faisait suite mais fermé par une barrière de bois, branlante et vermoulue. Il devait être 5 heures de l'après-midi.

Bon, allons-y, me suis-je dit, en enfilant une paire de basket.

Donc, à pied, j'ai suivi le chemin de terre. Les bas-côtés montraient une sorte de lichen verdâtre, clairsemé. Les maisons se dispersaient n'importe comment, certaines près du chemin, d'autres dans un renfoncement, construites en bois ou façon mobil home aménagés. Les peintures, lessivées par les pluies, pâlissaient, s'écaillaient. Les jardins qui les entouraient, paraissaient déserts. Une sorte d'abandon, de laisser-aller traînaient partout. À qui m'adresser ? Ouvrir un portillon, entrer, appeler ? Je remarquai alors que les portes des maisons ne s'alignaient pas. Au contraire, on aurait dit qu'elles se tournaient systématiquement le dos ou le côté. Chacun chez soi.

Je continuai, décidant d'aller jusqu'au bout de ce hameau hors du temps. Peu de bruits, voix humaines atténuées, aboiements de chien étouffés, pratiquement inaudibles. Il devait être cinq heures de l'après-midi. Nous étions en été, je pouvais m'attarder. Puisque personne ne semblait faire attention à moi, je pénétrai dans une « propriété » où deux bâtiments se suivaient en angle.

Personne n'habitait ici ? Aucun signe de vie. Je m'enhardis. Ni porte ni fenêtre de ce côté. Je voulus contourner un mur. Des

détritus de bois ou de métal rouillé encombraient un vague sentier. Je marchais avec précaution. Et... soudain, une tige de fer se détacha au-dessus de ma tête, bascula, me heurta une jambe, me fit tomber. Je poussai un cri. Et... rien.

Je me suis retrouvée allongée par terre, aux trois quarts cachée par la maison... un bras emprisonné par une boucle de fil de fer ! Tout mon côté droit coincé. Seule ma tête et mon bras gauche dépassaient. Je me rassérénais. J'allais appeler, on m'entendrait, on viendrait. Mais j'eus beau gigoter, crier, personne ne vint. *Cela t'apprendra, me dis-je, d'aller en exploration dans des endroits bizarres !* Il faisait encore jour. J'eus le loisir de contempler la végétation au ras de terre.

Des herbes plus ou moins hautes, desséchées, des fleurs, coquelicots sauvages mêlés à des cultures d'anciens jardins, un rosier qui subsistait, élancé tout fou, un début d'allée de buis pas taillé, un arbre échevelé... Pour peindre cette friche, j'aurais choisi du beige avec des touches de rouge et de vert adoucis. C'était bien le moment de penser à l'art ! Par-delà le jardin contigu, une haie verte bien fournie bordait la maison. Donc quelqu'un l'entretenait. Je m'agitai encore, pourvu qu'il n'y ait pas de serpents ! Ou de moustiques ! Des fenêtres éclairées s'éparpillaient, sans ordre, s'éteignirent. La nuit s'alourdit et je suppose que je me suis évanouie.

Le froid me réveilla, un froid léger de nuit d'été. Le ciel s'étendait d'un bleu sombre, profond, infini. Aucun arbre ne m'en cachait la vue. Je pensai aux étoiles, elles ne pourraient pas me secourir. Je raisonnai. Je faisais des suppositions pour le matin. Et j'entendis un bruit léger.

Tournant la tête, je vis un chat, curieux, pacifique, à peine étonné de me trouver dans sa promenade.

Je lui ai parlé, j'ai même miaulé pour tenter de prendre son langage. Il m'observa un moment, s'assit, cligna des paupières ; déconcerté par cette humaine étonnante, il s'en alla. J'entendis aussi des tapotements, trottements de souris ou de ? Un lapin déboula à toute allure, se retourna, fila. La chasse de nuit.

Enfin, l'aube s'acheva, pâle, rosée, mauve. Nous étions donc au matin. Je n'allais pas passer le reste de ma vie ici. Bouger. Ce fil de fer s'accrochait à une gouttière qui pendait du toit. Si je tirais dessus, je risquai de tout recevoir sur la tête. Tant pis. Et la gouttière dégringola avec fracas, entraînant un pan de bois. Je perdis connaissance. Et puis, j'ai ouvert les yeux. J'étais toujours attachée. Je me tâtais la tête, une bosse au-dessus du front. Je regardais les gens sortir de leur maison. À gauche du chemin, une femme avec un sac ouvrait un portillon, s'éloignait, partait travailler en ville ? Presque en face de moi, après le jardin en friche, deux maisons dans leur enclos se tournaient le dos. Un homme a contourné la sienne, il se trouvait face à moi, devant une petite remise ouverte. Il alluma du feu sur un barbecue en pierre, fis cuire de la viande, l'odeur de viande grillée me parvenait. Je fis de grands gestes de mon bras valide. Je me redressai sur un coude, j'appelai, je mimai S.O.S. en dessinant des S et des O en l'air. Non, il ne me voyait pas. J'articulai SA-MU. L'homme retourna chez lui.

De la maison, plus à droite, sortit une femme vêtue de noir. À sa silhouette, elle devait être jeune, trente ou quarante ans, les cheveux sombres, frisés, libres. Elle arrosa sa haie et rentra chez elle. La haie verte de son enclos contrastait avec la végétation ambiante. Je continuai à me contorsionner, à appeler. Et, je ne sais pas comment, je parvins à ramper. *Tire-toi de là, toute seule, me dis-je !* Je tournai mon poignet dans un sens et dans l'autre, le fil de fer craqua, céda ! Des deux mains, bienfaisantes mains, je soulevai une planche et me sortis de ce piège. Assise par terre, je regardai les alentours. Je me frictionnai bras et jambes. Me mettre debout demanda encore un effort.

Apparemment, je n'avais rien de cassé. Engourdie, certes, un poignet écorché, c'est tout. Et j'avais soif, très soif.

Sans tituber, j'avançai. J'allai vers la haie verte.

*

Je marchais avec précaution, pas le moment de se tordre les pieds. J'avancais en boitillant. Devant la haie, je m'arrêtais. La haie s'alignait le long de trois fils de fer qui soutenaient des volubilis violets et blancs. À l'intérieur, poussaient des monnaies du pape au feuillage violet, des ancolies roses, des pieds d'alouette violets et blancs, quelques pieds de roses trémières, des touffes de gaillardes orangées, toutes plantes qui, une fois plantées, se débrouillent vaillamment toutes seules.

Passer par-dessus cette haie, appeler encore ? Une seule fenêtre, très haute, ouvrait ses volets sur le mur. J'hésitai. La femme ressortit de sa maison, descendit un escalier de pierre en me souriant, vint vers moi.

– Que faites-vous par ici, demanda-t-elle ?

– Je me suis perdue... J'ai passé la nuit là-bas toute seule, attachée par un fil de fer branlant.

– Incroyable !

– Auriez-vous le téléphone, s'il vous plaît ? Il faudrait appeler le SAMU ou un ami.

– Nous avons le temps. Vous devez avoir faim. Venez !

Elle abaissa les fils, me tendit la main pour m'aider. Je m'appuyai sur son épaule.

– Vous avez de la chance : ma sœur vous a aperçue.

Nous avons contourné la façade. Sur l'autre côté, un apprentis de bois nous accueillit. Une table et des chaises de jardin. Des assiettes et des verres sur la table.

– Voyez, le couvert est mis. Ma sœur va venir.

Une femme plus jeune, blonde, les cheveux courts, vêtue de blanc, apportait une casserole fumante et une poêle.

– Mangeons, voulez-vous.

On me servit des tranches de viande ratatinées, des pommes de terre en robe des champs. J'avais faim, je remerciai, je mangeai. Et bus de l'eau.

Après un silence, la conversation s'engagea par petites phrases.

– Que veniez-vous faire par ici ?

– On m'a dit que je trouverais peut-être une maison à louer.

– Des maisons vides, c’est sûr... À louer ou à acheter, reprit-elle en réfléchissant ?

– ... À louer. Je ne suis pas assez riche pour acheter une maison.

– Ah ! Vous avez un métier, vous travaillez ?

– ... Si l’on veut, j’écris des histoires, je vends des livres, parfois.

– Vous vivez de quoi ?

– Un petit héritage.

Les deux sœurs se regardèrent. Je voulus expliquer :

– Oh, vous savez, même pas le SMIC. Une petite rente mensuelle.

– C’est déjà ça, dit la soeur aînée.

– Je ne vais pas vous déranger davantage. Est-ce que je pourrais téléphoner ?

– Nous avons le temps, dit la cadette d’une voix feutrée. Faisons un tour.

– C’est que... Je peine à marcher.

– Nous n’irons pas loin. On est tranquille dans ce hameau. Personne pour nous gêner. Chacun s’occupe de ses affaires.

Se levant, elle emporta la cruche d’eau à moitié pleine et la vida sur la haie.

Elle enchaîna aussitôt :

– Parlez- nous de vous ? Êtes-vous mariée ? Des enfants ?

– Je préférerais téléphoner.

– Nous n’avons pas le téléphone. Nous vous raccompagnerons jusqu’à l’arrêt du bus... ce soir.

Venez donc vous promener dans ce petit bois. C’est rafraîchissant en été. D’autant plus que nous avons une cabane, vous verrez, un puits, de l’eau...

Je ne leur ai pas dit que ma voiture m’attendait au bord de la route.

Elles m’encadraient toutes les deux, me soutenant quand une ornière aurait pu me faire trébucher.

La femme en blanc dit :

– Je vais cueillir un bouquet de fleurs des champs avec quelques brins de verdure. Pour égayer la maison. Nous vous la ferons visiter, si vous voulez. Nous aurons bien le temps...

XX
Geneviève BREUIL LAMANT écrit parfois sous le pseudonyme de Valentine MAGÈVE. Elle est l'auteur de :

Un chat devant sa porte, roman, thebookedition, 2000, 192 p., 2^{ème} éd., 16 €

Fatrasie, poèmes et dessins, New Legend, Paris, 2002, 262 p., Prix Joutes poétiques de Touraine,

Prix d'Honneur à Marmagne, Cher, 16 €

Rues Passantes, nouvelles et photos, dont « La Valise », 1^{er} Prix Sol'Air, Nantes, 2005, 170 p., 12,60 €

Les Trois sur la colline, conte, éd. Dorval, 2006, 200 p., Prix Regards de l'Émotion, Nevers, 15 €

Tendres amis, nouvelles et poèmes, Vert Galant, 2007, 208 p. Parution de textes en revues littéraires, 13,5 €.

Geneviève et la mémoire flottante, autobiographie, 2009, 500 p. *La Grande Bruyère*. Prix Récit de vie pour l'essai « La Mémoire flottante », Perpignan, fin 2009, 22 €.

La Part du jour, dessins, poèmes et chroniques, 2011, 208 p. *La Grande Bruyère*, 15 €.

Des poèmes sont publiés régulièrement dans *Fleurs sauvages* du Cercle poétique montmorillonnais, Poètes en Berry, La Gazette aux poètes en Touraine...

Commande chez l'auteur, 96 rue Roger Salengro, 37000 Tours, 02 47 20 97 65 et breuilmageve@9online.fr. Ou bien www.aufeminin.com/mon-espace/yeve41, mon blog à parcourir. Laisser un message. Merci.

SPEED LOVE

BÉATRICE DEPARPE

-9-

– Cinq euros l'heure ! C'est automatique ! lança le cyber-cafetier.

– On sait! On sait! répondit Ariel, qui s'asseyait face à l'écran d'ordinateur.

Christobald venait de créditer deux heures, à partir de sa Mastercard. Ariel tapa quelques lettres sur le clavier. Des images apparurent, une à une, accompagnées de liens vers des sites. Forcément douteux : les iconographies, même présentées dans un format réduit, ne laissaient aucune ombre sur la nature des choses... et des corps qui s'exposaient à leur vue. Ariel lança quelques macros. Les femmes étaient superbes. Et parfaitement nues. Elles posaient dans des attitudes fort provocantes, proches de celles que l'on peut voir dans les films classés X. La deuxième page de recherche, d'ailleurs, tournait franchement à la pornographie. De photographies de femmes aux corps offerts sous bien des angles et en modèle unique, le moteur de recherche alignait ensuite des clichés de couples, des trios, mixtes ou moins, immortalisés dans des attitudes indubitablement orientées, et même, en pleins ébats dans certains diaporamas. Et s'il ne suffisait pas, il y avait aussi des zooms de sexes béants ou érigés, mêlés ou non, offerts à la toile comme autant de trophées ou d'œuvres d'art. Christobald paniqua :

– Mais qu'est-ce que t'as tapé ? T'es ouf ? Si on se fait pé-cho, on est mal ! Jarte-moi ça tout de suite, espèce de mongol !

– T'inquiète ! C'est des meufs ! C'est tout ! Et tu paries qu'il y a du monde qui regarde ? tenta Ariel plus égayé qu'inquiet.

– Je parie rien du tout ! Et y'a pas que de la meuf ! C'est plein de te-bi ! Vire-moi ça! En plus, c'est ma carte ! C'est oim qui casque si y'a un zar-lé...

– Pas de lézard ! Regarde... hop, hop,... et hop ! Voilà ! C'est pas beau, ça ? *Meetic!* Le number one de l'amour sur Internet ! Si on ne trouve pas là...

– Ouf ! Et t'arrête de déconner, hein, on n'a que deux heures, imposa Christobald plus motivé.

– Ça m'étonnerait qu'on trouve en deux heures... Tiens, regarde: il faut enregistrer son profil. Et envoyer une photo... t'en as ?

– Non, mais... c'est pas une webcam, là ? Si elle fonctionne...

Christobald tripotait déjà la petite boîte, la tournant en tous sens sur son socle, à la recherche du mécanisme.

– Arrête, tu vas la niquer ! Elle est préréglée, ne cherche pas, ça va tout seul... tiens, chouffe ! montra Ariel, cliquant sur la souris et lisant les consignes à haute voix : *Prendre une photo... envoyer à...* ah, non, il faut l'enregistrer d'abord, ils ne prennent pas les infos in mail !

– Eh ben, mon con ! Tu peux pas l'dire que tu sais jouer avec des que-tru comme asse ? T'es un génie, mon pote ! Ouah, pas mal le mec ! Eh, c'est oim ! Tu peux en prendre d'autres ? Là je ne suis pas au meilleur profil ? chipota Christobald, vaniteux.

– Of course ! Tiens, il faut bouger la mouse en même temps... ou alors, ah, non, pas la cam', elle est vissée ! Le patron doit avoir reup' de s'la faire pé-cho !

Les garçons avaient pris quelques clichés, les avaient formatés, découpés, recadrés. Ariel s'était inscrit en premier, se vieillissant de deux ans et s'inventant un métier : maître d'hôtel.

– Pourquoi tu racontes des craques ? Quand elles vont voir ta che-tron, les filles, elles vont se douter que t'es qu'un blaireau !

– Blaireau toi-même ! Tu t'es vu ? On croirait un psychopathe avec ta petite moustache et ton regard lubrique...

– N'imp' ! Mais alors, n'imp' ! Elles adorent ça, les filles. Il faut qu'elles sentent qu'on les veut, qu'on les aime ! argua Christobald soudain galvanisé. T'as qu'à regarder comme elles se présentent elles-mêmes : la plupart, moi j'te l'dis, ça fait plutôt salope !

– Montre ? Ah, ouais... bof... Ah, si, celle-ci... Carola, 25 ans, célibataire, mannequinât, aime les sorties en boîte, les fringues... et gros câlins ! Tout à fait, ma jolie : surtout les câlins ! accorda Ariel hilare devant le cliché: la jeune femme, brune aux cheveux longs ramenés sur le buste, ne portait qu'une sorte de short court et ajusté et un top réduit au minimum. Elle posait de manière fort aguicheuse.

– Putain ! La meuf ! s'extasia Christobald. Pour un lot pareil, moi je veux bien faire des efforts. C'est combien ?

– Gratos, mon pote ! Seulement, faut décrocher le rencard. Et t'es pas forcément le seul sur le coup ! En plus, elle habite pas là, regarde !

– Merde. Dommage... Bon, et nous, ça y est, on est inscrits ?

– Of course ! Là, dans les nouveaux.

– Ah ! Et qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

– Rien. On attend. Comme tout le monde. On surveille juste les mails... ou alors, tiens, si tu veux, on peut essayer un chat ?

– Tu crois ? demanda Christobald peu convaincu.

– Mais t'es vraiment un nase ! Tous les jeunes chattent !

– Ouais, ben dis que j'suis vieux, aussi ! Tant que t'y es !

– Un peu, mon n'veu ! Tu sais, la drague, ça change, hein ! Avec le temps, c'est comme le reste, philosophait maintenant Ariel, sûr de lui.

– Arrête de t' la péter ! Pour une fois que tu sais quelque chose de plus que moi, hein ! Je bosse dans le transport, pas dans le proxo ni dans les relations publiques, j'te rappelle. Et gentiment ! menaça Christobald.

– T'excite pas, mec ! Je suis sûr que tu vas te démerder comme un chef. Tiens, regarde: voilà, "*slt c bebel, smiley, y'a d'la meuf sur ce chat ?*" Et voilà, ça y est, j'ai lancé l'affaire...

– Et tu crois qu'elles vont te répondre ?

– Attends ! Regarde, il y en a : "*Bizoute, 22,57; Coconut, 25,77...*"

– C'est quoi ?

– Des filles, tiens ! C'est marqué devant le pseudo: m, ou f, et après, c'est l'âge, et le département... au fait: c'est ou le 77 ?

– T'occupe, c'est pas ici. Et il y a bien 200 bornes, mini ! Alors, pour la voir, ta nana, il va falloir t'acheter un booster et apprendre la géographie, crâne d'œuf !

– C'était juste pour savoir, oh ! Et puis, merde ! T'es chiant, à la fin ! On ne peut rien faire que tu critiques toujours ! T'as une autre idée, toi ?

– Non, répondit Christobald., qui lisait les messages à l'écran. Tiens, celle-là, elle a l'air de chez nous: "*Keket, 25...*", elle n'a pas peur du ridicule, en tout cas: Keket ! Encore, un mec, ça passe, mais une nana... Keket... y'a sa photo ?

– C'est comme asse sur tous les chats: elles adorent se prendre des pseudos rigolos. Y paraît que ça attire les mecs... photo, photo... ah, la voilà ! Oh, putain ! La bombe ! Ouaaaaaoh !

– Calme, mon pote ! T'es trop jeune. Et celle-la, je l'ai vue en premier. Alors, c'est pour oim ! Tiens, laisse-moi ta chaise, que je me présente... Tu me dis juste si je me goure, ok ?

– Ok, mais grouille un peu, il ne reste plus qu'une heure. J'aimerais bien, au moins, me péter une discut', moi aussi !

– Ok. Tiens, je vais la jouer romantique: "*slt, tu é bel é tu a lèr Itélo, je te regarde depuis dé zeurs, Coco, 33, 51...*"

– On n'est pas dans le 51 ?

– Je sais, mais c'est pour rester incognito...

– Avec ta tof' ?

– Et alors, je peux avoir un sosie dans le 51...

– Ouais, bof... ben zi-va ! Envoie !

– Où ça ?

– Là : poster ! Ça y est, c'est fait. Tiens, on le voit à l'écran...

– "*Coco,33,51...*"; eh, oui ! C'est moi... Yes ! ... Oh ? Regarde: "*Chichi,28,52: slt Coco. Té mimi! Keket c ma seur. Ta 1 fréro? C pour oim! Tro seule 2pui ma ruptur. Gro chagr1. Veu gro bisou-call...*"

– Elle est plus âgée, releva Ariel. Purée ! Tu peux pas prendre celle-là et me ché-bran avec sa reu-sse ?

– Pas touche, bébé ! L'autre, à mon avis, c'est même topo. Chaude, chaude, la meuf !

– Et alors ?

– Et alors ? T'as pas peur, gamin ? Crois-moi, tu risques de te faire manger tout cru ! Et en un rien de temps !

– Comment ça ? Tu veux dire... hésita Ariel en montrant sa braguette.

– Eh ! Bien sûr que j' veux dire ! Ce genre de fille, ça te gobe vite fait, et ça te les vide d'un coup, mon pote !

– Et ben, ça pourrait être chouette, s'exalta le jeune homme.

– Tout doux ! Tout doux ! Cherche plutôt une jeune fille bien sage, gamin !

– Pourquoi ? Tu crois que ce sont des lope-sa ? demanda Ariel, scrutant les photographies en médaillon, comme si elles pouvaient le renseigner.

– Tu paries ?

– Ben, et toi ? Tu vas quand même en brancher une ? Pourquoi tu me prends toujours pour un idiot ?

– Pas un idiot, just a baby ! J'ai plus d'expérience que toi, c'est tout. Les femmes, je les connais, si tu vois c'que j'veux dire...d'ailleurs, je vais tenter un coup, décida Christobald en saisissant une réponse: "*pa de fréro, mé si vou venez tte lé 2, on véra ce kon peu fèr?*"

– Tu veux les deux ? s'inquiéta Ariel.

– Juste un essai. Des fois, ça marche, tu sais...

– Oh ! T'as...T'as déjà fait ? bafouilla Ariel.

– Moi, non, mais j'ai failli une fois ! assura Christobald. Et j'ai des copains qui ont fait le coup. Super sympa, y paraît !

– T'es dégueu ! Aaaaaaaaah, mais t'es qu'un porc ! Beuuuurk ! s'offusqua Ariel

– Tais-toi, idiot ! On va t'entendre ! Chuuuuut ! Ça y est, elle répond : "*Bien vu, Coco, mé tu té trompé 2 forum! Va voir sur Xmen, ou sur CrazyX, je sui sur ke tu trouvera ton bonheur ! Ciao, crazyman!*"...Oh, la vache !

– Ah ! Ah ! Ah ! Pffft ! éclata Ariel. Ça t'apprendra, Coco ! Maintenant, tu peux toujours courir ! T'es yé-gri, mon pote !

– Ferme-la, oh ! J'ai rien fait ! s'irrita Christobald vexé.

– Ouais, mais t'étais pas loin ! Moi, à ta place, je me ferais la caille, fissa ! Et encore heureux que t'as grugé !

- Comme tu dis ! Je ne suis pas si ouf'. Merde, comment je sors de ce que-tru ?
- Laisse, j'y vais. Il reste à peine une demi heure...
- Ok, bonne chance, mec ! Moi, je vais boire une bière.

-10-

- Ariel ! Où es-tu donc ? Pas encore au lit, j'espère ?

Charles-Auguste, prêt à sortir, ne parvenait pas à retrouver les clefs de la berline. Ariel les gardait certainement dans un coin. Depuis un mois maintenant qu'il avait embauché le jeune homme, cela arrivait fréquemment. Ariel conduisait à chaque fois qu'il le pouvait. Charles-Auguste l'avait également mis à contribution pour l'entretien du jardin, large espace vert qui entourait la villa. Tonte du gazon, ramassage des papiers, feuilles et branches déplacées par le vent, taille de la haie de thuyas, petites peintures de portails et volets, le jeune ouvrier avait du travail pour tout l'été, voire l'automne. Le veuf réfléchirait bientôt à l'occuper pour l'hiver. Il ne doutait pas de trouver de nouveaux travaux à confier à sa jeune recrue : Ariel s'activait de bonne grâce. Par contre, il peinait encore à respecter toutes les consignes. Et à se lever à une heure raisonnable tous les jours. Comme ce matin, avec, peut-être encore, la clef de voiture gardée sur lui.

On était samedi: Ariel avait quartier libre tout le week-end et Charles-Auguste lui avait versé un acompte la veille. En bonne et due forme, avec bulletin de salaire et contrat de travail. Il effectuerait le versement du solde aujourd'hui. Le veuf avait vu comme Ariel était fier, heureux même. Il avait pris l'argent et demandé à sortir. Compréhensible. Charles-Auguste ne s'y était pas opposé. Il devinait qu'Ariel désirait voir ses amis, payer une tournée, fêter ça... Le gamin était rentré tard. Deux heures, indiquait sa montre, quand Charles-Auguste avait entendu grincer le portail et aboyer les chiens alentour, puis la voiture crisser sur le gravier.

– Ariel ? Je peux entrer ? demanda-t-il en poussant la porte de la chambre. Je cherche mes clefs: tu ne les aurais pas gardées, par hasard ?

– Grummfh ! Hein ? émergea Ariel, sortant la tête de sous la couette.

– Et bien, mon garçon, si tu voyais ta mine ! Qu'as-tu donc fait de ta soirée ? s'amusa son hôte.

– Grumfffh ! soupira encore le jeune homme. La clef est là, dans mon futa... articula-t-il en montrant le pied du lit et les vêtements éparpillés, vraisemblablement abandonnés là sans aucun souci.

– Merci, jeune homme ! Mais tu pourrais peut-être la sortir toi-même, dans ce tas de linge sale ! suggéra Charles-Auguste.

– Grumfffh ! continua Ariel, s'asseyant avec d'évidentes difficultés. Il tendit le bras et attrapa la patte du pantalon, qu'il tira jusqu'à lui. Tant bien que mal, encore à moitié endormi, il fouilla ses poches. Il tendit aussitôt trouvé le trousseau à son propriétaire.

– Tu pourrais te lever, au moins ! Par politesse, suggéra Charles-Auguste, qui était resté à l'entrée de la chambre, la main sur la porte.

Le veuf avait plus envie de rire qu'autre chose, avisant la boule grognant et gigotant sous la couverture, mais il s'attachait, au regard du jeune homme, à garder une attitude sérieuse et volontiers réprobatrice, paternaliste aurait-on pu dire. Il savait Ariel fort naïf. Et si volontiers insouciant ! Il fallait montrer l'exemple et un peu de sévérité si nécessaire. D'ailleurs, il faudrait qu'il lui demande, tout à l'heure, ce qu'il avait fait de sa nuit. Il vaut mieux prévenir que guérir et si Ariel venait à dérapier, il faudrait l'arrêter au plus tôt. Bien décidé à offrir au jeune homme une vraie chance de se poser dans la vie, Charles-Auguste craignait, quelque part, d'échouer dans la mission qu'il s'était fixée. L'âge, sans doute. Et puis, il n'avait jamais eu de fils.

– Alors, chef ? De quoi j'ai l'air ?

– Ma foi ! On dirait presque un homme ! concéda Charles-Auguste hilare. Mais où as-tu trouvé tout ça ? Te voilà affublé comme un de ces pingouins de supermarché !

Ariel arborait chemise rose, cravate à motifs, pantalon noir et veste assortie. Aux pieds, des baskets rouges à la marque aux trois bandes ; au poignet, une chevalière immense sur ses doigts maigres. Il avait raidi ses cheveux au gel et empestait l'eau de toilette bon marché.

– C'est pas beau, ça ? frima le jeune homme, fourrant les mains dans les poches et tournant sur lui-même pour que Charles-Auguste le voie sous toutes les coutures.

– C'est-à-dire, que... je ne t'emprunterais pas ton costume... et...si tu ne nageais pas autant dedans...

– Ça se porte comme ça, se défendit Ariel. Et puis, notre génération, on est moins costauds que vous, on n'a pas été élevés au lait de chèvre, argua-t-il vexé, avant de poursuivre: et puis, les meufs, elles adorent !

– Aaaaah, tu m'en diras tant ! Et de quelle "meuf" parles-tu donc ? ironisa Charles-Auguste.

– Ah ! Là ! Là...

– Là, là...quoi ?

– Eh ! J'en ai une maintenant !

– Une quoi ?

– Une meuf, pardi !

– Tiens donc ?

– Ben, ouais ! Depuis hier. C'est elle qui m'a fait acheter ça... elle aime !

– Ah ! Bon... alors si ta meuf aime, alors... Comment elle s'appelle ? C'est avec elle que tu sors ce soir ? N'oublie pas qu'il y a du travail lundi, hein...

– Of course, boss ! Elo' !

– Hello ! répondit Charles-Auguste.

– Meuh non ! se moqua Ariel, qui se dandinait toujours, mains enfouies dans son pantalon trop large. Elo' ! Elodie ! C'est

comme ça que j'l'appelle, précisa-t-il. C'est elle qui a choisi la chemise et la cravate, aussi, pas mal, non ?

– Je dirais que ce n'est pas tout à fait à mon goût, admit Charles-Auguste en souriant. Mais, si cela lui plaît, à...Elo'...

– Un peu !

– Et vous faites quoi, ce soir ?

– Ben, un italo, une boîte... et, hop ! lâcha Ariel.

– Et hop ? releva Charles-Auguste faussement intrigué.

– Ben oui ! Et hop ! confirma Ariel, se campant, l'air soudain victorieux, et relevant d'absentes mèches au-dessus de son oreille droite.

– Eh bien ! Tu me surprends, jeune homme ! Mais, reste prudent. Tu sais d'où elle sort, au moins, ta... ton Elo' ?

– Bien sûr ! Pas de lézard, chef ! Je l'amènerai un de ces soirs, proposa Ariel, voyant là une bonne occasion d'épater et son nouveau patron et sa nouvelle copine.

– Comme tu veux. Il me tarde de la rencontrer... mais ce jour-là, prends le temps de faire ta chambre avant: je ne suis pas sûr que ce soit du goût de Manuella que tu reçoives dans un désordre pareil... ni même d'Elo...

– Elo' ? Pfft, je crois qu'elle s'en bat... et Manuella, je sais : c'est bien la seule encore à me prendre pour son bébé. Promis, je ferai attention. Mais, même ma mère me laisse tranquille, depuis que je travaille !

– Comment va-t-elle, au fait ?

– Maman ? Bof ! Ça a l'air d'aller... elle a retrouvé des ménages, tiens... et comme elle n'a plus de frais avec moi, elle se sent mieux !

– Cela se comprend ! Tu lui rappelleras pour le 13 juillet ? Ou, donne-moi plutôt son numéro, que je lui reparle de tout ça...

– Tu as vraiment l'intention de la faire sortir ? Eh bien, chef, je te souhaite du plaisir ! s'exclama Ariel, qui tendait à Charles-Auguste son agenda de poche. Tiens, voilà son numéro.

– Bien sûr qu'elle va sortir ! Je te le garantis, même, attesta le veuf, qui composait les chiffres indiqués à partir de son portable.

– Bon, ben, moi, j'y vais, hein ! Et ne lui dis pas que je suis avec une fille, sinon, elle va encore se faire du mouron !

– Comme tu veux... Et sois sage... Et n'oublie pas les préservatifs... Allo ? Madame Collinard ?... Mado ! Chère amie ! Oui, Charles-Auguste ! Je me permets de vous rappeler, comme promis !... Non, juste que mon amie Carole vous invite... Bien sûr que si !... Allons ! C'est gratuit, je vous assure... Aucun mal, au contraire : c'est une spécialiste, et quand vous aurez vu l'Institut... Tantôt ! Seize heures !... Je passe vous chercher !... À tout à l'heure, chère Mado !

Charles-Auguste éteignit le téléphone, referma le boîtier et se leva, glissant l'appareil dans la poche de sa chemise.

– Manuella ! appela-t-il.

– Oui, monsieur ?

– Vous pouvez prendre votre soirée. Le gamin est dehors et je dînerai à l'extérieur également. Par contre, je pense que nous aurons plusieurs couverts demain. Attendez : Ariel, moi, Suzanne probablement... et peut-être Carole et Mado...

– Mais monsieur, je ne peux pas partir, alors ! Regardez-moi tout ce linge qu'il reste à repasser et à laver... et les vitres ont pris toute la poussière... et cinq couverts pour demain ?

– Ne vous affolez donc pas de la sorte, Manuella ! Cela ira pour demain : vous ferez le linge l'après-midi... ainsi, je vous paierai double...

– Commo vous voudrrez, monsieur. Ma', éée les vitrés ? s'inquiéta Manuella, dont les accents revenaient en force à chaque fois qu'elle s'angoissait.

– Avec le temps qu'il fait, cela ne vous servirait à rien : regardez, il pleut encore un peu... nous verrons plutôt lundi ou mardi. Et vous ferez les sols du même coup.

– Bièn, monsieur, capitula l'employée, n'osant soudain plus rien dire ni faire.

– Allez, filez mademoiselle ! Vous êtes en congé depuis déjà trois minutes, intima-t-il en souriant, tandis que Manuella vérifiait à l'horloge.

*

– Cher ami ! Chère madame ! Entrez donc, je vous en prie ! invita Carole, à l'entrée de sa boutique. Suzanne est déjà en pédicure, mais je vais vous faire visiter, et puis je m'occuperai de madame...

– Mado ! précisa Madeleine d'une petite voix et fort émue.

– Si vous permettez, chère Carole, je vais plutôt m'installer là et feuilleter quelque revue. Vous savez, moi, la pédicure, lâcha le veuf hilare.

– Vous vous méprenez, mon cher ! Et vous ne devriez pas vous moquer ! Il y a des hommes, et de plus en plus, qui réclament un soin des mains ou des ongles. C'est très important de nos jours. Surtout pour certains métiers : les hommes sont vraiment regardés de la pointe du cheveu aux cuticules d'orteils !

– Tout de même ! Ce genre de commerce a toujours été créé à destination de la gent féminine ! Ne prenez pas les hommes pour vos cobayes, ma chère !

– Là, vous me navrez, Charles-Auguste ! Je vous imaginai plus ouvert. Figurez-vous que d'hommes, justement, il en vient quelques-uns chez moi. Un, en particulier, qui a pris des séances jusqu'à la fin de l'été !

– Vous êtes certaine que ce sont des soins esthétiques qu'il vient chercher ? se moqua Charles-Auguste.

– Celui-là, pas du tout ! s'esclaffa Carole. Mais j'allais vous en parler... c'est vous qui m'avez interrompue, poursuivit-elle gaiement.

– Ah ! Vous voyez que j'avais raison ! pavoisa le veuf. Quand un homme entre dans un repaire de femmes, en général... mais vous me raconterez cela ! Pour l'heure, conduisez-donc notre amie Mado se faire une beauté. Je vous rappelle que nous l'emmènerons au bal.

– Excellente idée ! Et je passe voir si Suzanne est prête. Ses ongles doivent être à croquer, maintenant, blagua l'esthéticienne.

– J'espère ! Et dites-lui bien qu'elle est attendue, insinua Charles-Auguste, le nez sur une page de magazine.

– Je n'y manquerai pas. Allez, Mado, suivez-moi ! Ici nous sommes dans le salon, où les clientes patientent habituellement.

Mais il y a d'autres espaces, derrière, pour les soins : cheveux, ongles, visage, mains, buste, pieds... et même un sauna, avec un bain à bulles et...

– Merveilleux ! répondit Madeleine. Montrez-moi tout cela !

FERNAND RAYNAUD MON AMI, MON FRÈRE

André Clary, de son vrai nom : Étienne Meunier, fut, le secrétaire, l'ami du célèbre fantaisiste FERNAND RAYNAUD. Il vous narre au fil de ces 92 pages les souvenirs des années passées en sa compagnie. Souvenirs riches de rencontres de toutes sortes... Rencontres illustrées de photos inédites que vous découvrirez tout en feuilletant ce livre.

Alors ne boudez pas votre plaisir : ce livre sera un merveilleux cadeau de Noël !

NOM..... PRÉNOM.....

ADRESSE.....

.....

CP..... VILLE.....

Je commande....exemplaire(s) du livre « Fernand Raynaud »
Au prix de 12,90 € + 2 € de port !
(si vous commandez plusieurs exemplaires le port est gratuit !)

DATE.../.../2011 SIGNATURE

CHÈQUE OU MANDAT À

LA PLUME EDITIONS
235 ALLÉE ANTOINE MILLAN
BAT C
01600 TRÉVOUX

